

La Shoah & les Droits humains

Rétrospective sur 2025 à Kazerne Dossin



Table des matières

Journée internationale
dédiée à la mémoire des
victimes de la Shoah p. 4

En dialogue sur
la Shoah et les
Droits humains p. 6

Moments marquants
pour Kazerne Dossin
en 2025 p. 8

Se souvenir,
commémorer, comprendre
et interroger p. 10

Nouveautés dans
les archives p. 12

Dans les coulisses de
la campagne *Chaque
nom compte* p. 14

Confrontation avec
des victimes de racisme
et de haine p. 16

Droits humains :
un minimum p. 20

Shoah et détention ? p. 22

Une histoire familiale de
sauvetage, de résistance
et de survie p. 25

Moments
mémorables p. 26

Le sport à Auschwitz :
entre oppression
et résilience p. 28

2025 en chiffres p. 34

Interview avec Arielle
Margaux, CCOJB p. 36

80 ans de paix p. 38

Fiches de recherche
d'après-guerre : une source
poignante pour de nouvelles
photographies p. 40

Landscape Archive :
un voyage artistique
à travers les sites de la
Shoah en Pologne p. 42

Impressions de visiteurs p. 46

Colophon p. 47

Cher lecteur,

2025 a été une année où de nombreuses certitudes ont été mises à rude épreuve, avec un malaise croissant quant à la justice, au rôle des experts et à la question de savoir quelle histoire compte réellement. Le monde dans lequel nous vivons connaît des transformations fondamentales. La confiance dans les faits que nous partageons s'est fragilisée, tandis que la logique de 'nous' contre 'eux' se renforce. Cela nous affecte tous : de nos guides, bénévoles et collaborateurs aux partenaires avec lesquels nous collaborons pour nourrir le dialogue.

À Kazerne Dossin, nous travaillons dans une tension entre passé et présent, entre réflexion et commémoration, entre connaissance et responsabilité. Cette tension s'est fait sentir cette année plus vivement que d'habitude et a traversé l'ensemble de notre année de travail comme un fil rouge. L'historien néerlandais Frank van Vree a formulé cela comme un paradoxe : plus la signification politique et morale attribuée aux événements historiques est grande, plus la tendance à s'éloigner de leur complexité est forte. La mémoire collective, affirmait-il, est avant tout alimentée par les évolutions au sein de la société, et non par la connaissance historique.

Pour Kazerne Dossin, cette évolution constitue un miroir à la fois confrontant mais nécessaire. Notre travail se situe précisément au cœur de ce champ de tensions. Dans notre société, la Shoah est constamment présente. Son histoire est souvent utilisée comme point de départ pour des comparaisons, ou comme argument. Les 'leçons' de la Shoah sont invoquées comme boussole morale. Le grand danger est alors de troquer la réalité historique, complexe, contre une image simplifiée qui sert les besoins du moment. Lutter contre cette simplification ne relève pas pour nous d'une simple exigence de rigueur scientifique. C'est le cœur même de notre mission en tant qu'institution publique : rendre justice aux faits historiques, aussi complexes soient-ils.

Nous montrons aux élèves la persécution des citoyens juifs pendant la Seconde Guerre mondiale ainsi que le rôle de la résistance. Nous reconnaissons le génocide oublié des Sinti et des Roms. Dans l'exposition *Le sport et les athlètes au KL Auschwitz*, nous explorons comment, dans des conditions extrêmes, humiliation et résilience se manifestent simultanément. Nous menons des recherches sur le sort des personnes déportées et invitons les visiteurs à s'arrêter sur leurs histoires personnelles. Ce n'est là qu'un aperçu des différentes manières dont Kazerne Dossin rend le passé accessible et pertinent pour un public diversifié.

Que ressentent celles et ceux que notre action touche directement ? Nous laissons volontiers la parole à d'autres sur cette question. Visiteurs, partenaires et personnes impliquées s'expriment sur ce que Kazerne Dossin représente pour eux. Leurs voix - diverses dans leur tonalité, unies dans leur gravité - constituent un miroir pour notre propre mission. Nous vous invitons, à travers ce magazine, à regarder dans ce miroir et à réfléchir avec nous à la force de l'histoire dans le monde d'aujourd'hui.



Photo : Tim Dirven

Marleen Vanderpoorten,
Présidente de Kazerne Dossin

Journée internationale dédiée à la mémoire des victimes de la Shoah

La caserne Dossin, située à Malines et également appelée en Belgique 'l'antichambre d'Auschwitz', nous rappelle les souffrances inimaginables qui furent infligées à des milliers de personnes. D'ici, des Juifs, des Sinti et des Roms furent déportés vers Auschwitz-Birkenau, souvent pour ne plus jamais revenir.

'Plus jamais ça.' Ces mots résonnent avec force. Ils ne sont pas un simple slogan. Ils sont une promesse. Un devoir. Un appel à l'action pour nous tous, aujourd'hui et chaque jour. L'histoire de la caserne Dossin montre à quel point l'humanité devient vulnérable lorsque la haine, l'indifférence et la discrimination prennent le dessus.



Photo: Tim Dirven

Mais 'plus jamais ça' signifie aussi que nous devons être conscients de l'ici et maintenant. Les leçons du passé continuent de résonner. Elles nous incitent à préserver notre humanité, à faire entendre notre voix lorsque d'autres sont réduits au silence, et à défendre la justice et le respect.

Extrait du discours de Claude Marinower prononcé lors de la cérémonie à l'occasion de la Journée internationale dédiée à la mémoire des victimes de l'Holocauste, le 27 janvier 2025.



Photo: Jeroen Van Looy

En dialogue sur la Shoah et les Droits humains

En sa qualité de mémorial, musée et centre de recherche, Kazerne Dossin préserve la mémoire de la Shoah et de la persécution des Juifs et des Roms et Sinti. L'institution favorise une relation intègre et sereine avec ce passé. Elle déconstruit les schémas de déshumanisation et prône le respect des Droits humains. Comment, dans le respect de ces principes, Kazerne Dossin se positionne-t-elle face à l'actualité?

La Shoah n'est pas un sujet facile à aborder, pas plus que ne le sont les crimes de guerre, les crimes contre l'humanité ou les génocides encore commis à notre époque. L'indignation alimente la résistance sociale et l'activisme tout en suscitant des réactions de la part de ceux et celles qui l'estiment sélective ou dépourvue de nuances. Il en découle une atmosphère publique où les émotions se heurtent. Le musée aborde ce qu'il se passe dans la société.

Pour un musée qui traite des victimes et de la résistance juives, le conflit israélo-palestinien est un sujet sensible. Au sein de la religion et de la culture juives, Israël occupe pour beaucoup une place particulière. L'histoire de la Shoah est pour les Juifs une référence dans leur désir de vivre dans un État sûr.

Par ailleurs, après la Seconde Guerre mondiale, la Shoah a par ailleurs marqué un tournant dans le développement du droit international. La Déclaration universelle des Droits humains et la Convention sur le génocide de 1948 sont des initiatives qui cherchaient à remplacer le droit du plus fort par la justice. Il en découle une protection inconditionnelle des droits humains pour toutes et tous, quels que soient ceux qui les bafouent ou sont victimes de leur violation. Ainsi, il n'est pas rare que des communautés doivent être protégées contre des acteurs étatiques tels que des pays et des institutions gouvernementales. Des milliards de personnes à travers le monde vivent sous l'autorité de près de 195 États. Indépendamment de ces derniers, la communauté internationale et les citoyen·nes ont également la responsabilité de (faire) respecter les Droits humains. Une tension insoutenable entre les responsabilités et la vulnérabilité des personnes suscite l'indignation.

Reconnaître l'actualité

En notre qualité de musée sur la Shoah et les Droits humains, nous reconnaissons le caractère unique de la Shoah et l'universalité des mécanismes qui y sont identifiables. Les schémas de déshumanisation, d'exclusion et de violence systématique qui ont frappé les Juifs et les Roms et Sinti à l'époque ont été observés depuis lors dans d'autres contextes, comme au Rwanda, à Srebrenica, au Kosovo, en Ukraine ou au Darfour, par exemple. Plus récemment, ces schémas ont également touché les Yézidis, les Rohingya, les Ouïghours, les Palestiniens et les Israéliens. Kazerne Dossin choisit dans son fonctionnement de ne pas éviter l'actualité mais de reconnaître les tensions et la polarisation qui peuvent se manifester pendant les visites.

Les visiteur·euses de Kazerne Dossin peuvent initier le dialogue sur des problèmes actuels qui les préoccupent : la guerre, les réfugié·es, la discrimination, la déshumanisation et le génocide. Dans notre fonctionnement, nous reconnaissons également l'impact des formes actuelles de racisme et d'antisémitisme. Ainsi, le souvenir que nous préservons des victimes de la Shoah ne constitue pas un « argument » dans un conflit actuel mais plutôt un point de référence qui met en garde contre la déshumanisation et la protection internationale défaillante.

Notre regard historique peut cependant approfondir le débat. Nous partons de l'histoire, accueillons les questions, n'établissons pas de parallèles à la légère et nous montrons prudents avec les comparaisons qui font abstraction de différences importantes. Nous envisageons l'histoire comme un outil d'observation du présent, non comme une arme ni une vérité exclusive. L'histoire ne constitue pas pour nous une fin mais une incitation à la réflexion sur ce qui compte, aujourd'hui et demain.

Dialogue sur la Shoah et les Droits humains

Le choix des mots et la manière dont nous les utilisons ont leur importance. Nous ne cherchons pas à parler plus fort que les autres dans les débats. Nous ne nous taisons pas. Le dialogue est notre priorité. La tendance au monologue complique généralement les discussions. Nous invitons les visiteur·euses à explorer différentes perspectives, même si elles sont inconfortables ou confrontantes. Notre objectif est d'offrir à chaque visiteur·euse, quelle que soit son appartenance, la possibilité de se sentir à la fois en sécurité et stimulé·e dans le débat, sans que le musée ne lui impose une vision.

Kazerne Dossin souhaite faciliter un dialogue engageant et réfléchi sur la Shoah et les droits humains, axé sur les faits et les vérités. Le dialogue entre le passé et le présent est ainsi activement initié : non pas comme une histoire finie à la tonalité moralisatrice, mais comme un horizon invitant à la réflexion et au dialogue, sans imposer de leçon catégorique. En offrant pluralité des voix, contexte et espace de discussion, Kazerne Dossin souhaite parvenir, avec les visiteur·euses, à comprendre les schémas, reconnaître les différences et mener une réflexion critique à partir du passé comme du présent. Dans une ouverture aux perspectives, mais pas à la relativisation des faits ou des droits fondamentaux.

Moments marquants pour Kazerne Dossin en 2025

26.01

I Silenti

Kazerne Dossin a remercié son public avec le concert exceptionnel *I Silenti*. L'adaptation des madrigaux de Monteverdi par Tcha Limberger et Fabrizio Cassol a offert une expérience d'écoute à la fois intense et symbolique dans ce lieu de mémoire historique.



Photo : Jeroen Van Looy



27.01

Journée internationale dédiée à la mémoire des victimes de la Shoah

Outre la cérémonie officielle organisée pour les responsables politiques et les délégations sur le site historique de Malines, Kazerne Dossin organise chaque année un événement ouvert au public en collaboration avec le Vredescentrum Antwerpen. Cette année, nous avons présenté le film *'De Laatste Joodse Zomer'*, introduit par le réalisateur Thom Vander Beken.

02.02-28.02

Exposition invitée 'Stolen Jewish Legacies'

Cette exposition consacrée à Hugo et Elisabeth Andriessse a montré comment la collection d'art de ce couple juif, réfugié à New York, a été pillée par les nazis en 1941. Le projet est le fruit d'une collaboration entre la JDCRP Foundation, Kazerne Dossin, le Musée juif de Belgique et le SPF Économie.



© Lou Andriessse Collection

20.03-10.12

Exposition temporaire 'Le sport et les athlètes au KL Auschwitz'

Cette exposition temporaire, conçue par le Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau et enrichie de récits belges par Kazerne Dossin, a mis en lumière l'histoire méconnue du sport et des athlètes dans le camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz.

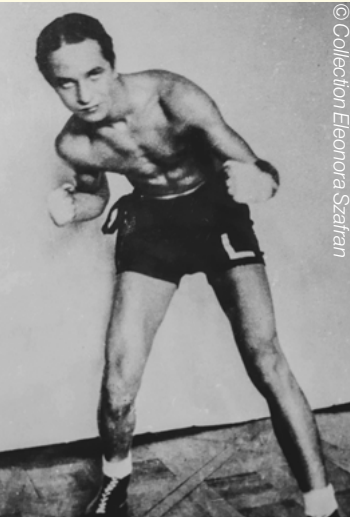


Photo : Tadeusz Teddy Pietrzykowski
© Collection Eleonora Szafrań

22.04

Conférence publique annuelle 'Le nouvel antisémitisme', par Ian Buruma

Lors d'une conférence organisée avec l'Instituut voor Joodse Studies (UA), Ian Buruma a proposé une réflexion sur la Shoah en tant que mythe moral universel dans notre époque sécularisée. Il a mis en garde contre les risques liés à l'instrumentalisation politique du statut historique de victime dans la construction de l'identité collective.



Photo : Merlijn Doornik

05.09

Journée d'impact Polarisation

Comment faire face à la polarisation sociale ? Lors de cette initiative conjointe avec le réseau Wij-Zij, trois thèmes étaient au cœur des échanges : la relation entre citoyens et autorités, les jeunes et la police, ainsi que les dynamiques de polarisation en ligne. Une rencontre précieuse entre théorie et pratique.



Photo : Jeroen Van Looy

Photo : Joris Herregods



08.09

Label de qualité du Gouvernement flamand

Les longues années d'investissement dans une gestion professionnelle de la collection ainsi que dans un fonctionnement durable et de qualité ont été récompensées par l'octroi du label officiel de qualité pour les musées décerné par le Gouvernement flamand. Ce label confirme que le musée répond à l'ensemble des critères de qualité établis.



04.10

Deux ans de Chaque nom compte

Après deux ans, plus de 70 % des 25 843 noms du projet Chaque nom compte ont été enregistrés. À l'occasion de cet anniversaire, An Lemmens s'est engagée comme hôte bénévole pour accompagner les participants.

27.11

Treizième Cérémonie des portraits

Kazerne Dossin a ajouté des photographies récemment découvertes au mur des portraits. Grâce aux recherches et aux dons, 136 portraits ont trouvé une place physique et ont été intégrés, avec 67 photographies de Juifs déportés de Drancy, dans la Banque d'images numérique. Ainsi, 21 162 des 25 843 personnes déportées depuis la caserne Dossin ont désormais un visage.



Photo : Ruchel Goldman
- reçue de Charles Spira

Se souvenir, commémorer, comprendre et interroger

Essai de Tomas Baum,
directeur de Kazerne Dossin

Quiconque pense que ce qui est passé est entièrement derrière nous se trompe. Le passé n'est pas un chapitre clos, ni une page jaunie que l'on peut tourner. Il est un courant sous-jacent dans le présent - tantôt murmuré, tantôt crié - qui montre d'où nous venons et oriente, souvent à notre insu, la direction que nous prenons.

Nous ne traitons pas ce passé à la légère. Nous l'examinons et l'analysons à l'aide des instruments de la science. Nous nous en souvenons, à travers des récits transmis de génération en génération. Nous le commémorons, dans des rituels qui organisent le silence et mettent en scène le sens. Et nous l'enseignons, afin que les jeunes générations acquièrent non seulement des connaissances factuelles, mais aussi la capacité de faire face aux tensions morales, à la responsabilité et à la fragilité du vivre-ensemble.

Pour nous, il ne s'agit pas seulement de ce qui s'est produit, mais de ce que nous faisons aujourd'hui de ce passé. L'écriture de l'histoire peut éclairer, mais aussi durcir. Elle peut rassembler, mais aussi diviser, lorsqu'elle est utilisée comme une arme ou comme une vérité immuable. En mettant en relation mémoire, commémoration, historiographie et enseignement, nous ouvrons un espace de réflexion et de contradiction. Non pour graver le passé dans le marbre, mais au contraire pour le maintenir en mouvement : comme source de compréhension, comme terrain d'exercice de la pluralité des voix et comme horizon d'une citoyenneté partagée.

L'histoire porte sur des faits. Ce n'est que lorsqu'ils sont interrogés qu'ils deviennent porteurs de sens. L'historien ne croit pas d'emblée : il pèse, compare et questionne. C'est dans ce travail lent et rigoureux que réside l'usage légitime de l'histoire : comprendre plutôt que condamner, nuancer plutôt que simplifier, apprendre plutôt que confirmer ce que nous pensions déjà. Mais dès lors que l'histoire est mobilisée comme un cri de ralliement, comme une arme morale ou comme une vérité exclusive, elle perd son intégrité scientifique et devient propagande.

La mémoire est moins distante, moins froide que la discipline historique. Elle commence par le témoignage personnel, par la voix qui dit : « Voilà ce que j'ai vu, voilà ce que j'ai vécu. » Mais elle ne s'y arrête pas. Elle passe de l'individu à la communauté, cherchant à donner et à recevoir du sens. Les communautés se souviennent des pertes, des victoires, des humiliations, des libérations. Même lorsque les témoins directs disparaissent, leur héritage continue de circuler à travers des récits, des photographies, des objets et des lieux porteurs de sens. Les enfants et les petits-enfants portent souvent en eux le poids silencieux du traumatisme autant que la force de la résilience. La mémoire est à la fois fragile et tenace.

La commémoration, en revanche, est une mémoire revêtue d'un costume cérémoniel. Elle est organisée, mise en scène et orchestrée. Elle maintient délibérément le passé présent dans l'actualité, mais le fait à travers un protocole. Alors qu'un souvenir peut parfois nous submerger spontanément, la commémoration est planifiée et inscrite dans des rituels. C'est précisément là que réside la tension : toute commémoration est un choix. Ce que nous commémorons, nous l'élevons au rang de signification ; ce que nous ne commémorons pas, nous le reléguons aux marges de la conscience collective. La commémoration tolère rarement la controverse ouverte. Elle appelle à la cohésion, au partage du silence et au recueillement. Dans ce rituel naît un sentiment d'appartenance, mais certaines mémoires en sont aussi exclues.

À la croisée du passé et du présent, nous articulons l'enseignement de l'histoire avec la citoyenneté. Car quiconque s'engage véritablement dans l'étude d'histoires sensibles se heurte inévitablement à des questions qui dépassent les faits : des questions de bien et de mal, de responsabilité et de complicité, d'exclusion et de solidarité, de pouvoir et d'impuissance. Ce ne sont pas des questions confortables. Elles touchent à des tensions contemporaines et à des convictions qui continuent de susciter des frictions. C'est précisément pour cette raison que cette confrontation est essentielle. Elle n'enseigne pas aux élèves ce qu'ils doivent penser, mais qu'ils doivent penser : de manière critique, rigoureuse et en dialogue les uns avec les autres.

En tant que science, l'histoire offre un éclairage sur les causes, les processus et les conséquences. Elle démêle la manière dont les événements naissent, se déroulent et ce qu'ils laissent derrière eux. De cette façon, l'histoire aide les communautés et les individus à se situer dans le temps et dans la tradition : non pour se glorifier, mais pour comprendre où ils se trouvent et d'où ils viennent.

Elle aiguise l'esprit critique, examine les conditions ayant présidé aux événements et impose la nuance. Elle ouvre un espace de débat public et de conscience politique. Et parfois, lorsque nous regardons attentivement, elle révèle des mécanismes susceptibles de se répéter : comme point d'attention, non comme prédiction.

L'histoire peut éclairer ou aveugler. Lorsqu'elle dissimule plus qu'elle n'explique, elle déraile. Les faits sont alors sélectionnés pour confirmer des mythes politiques et les parts dérangeantes du passé sont soigneusement gommées. La condition de victime et l'héroïsme sont alors instrumentalisés : non pour comprendre, mais pour en tirer un crédit moral. Elle légitime alors le pouvoir et l'injustice en se drapant dans une tradition prétendument immuable. Et, dans sa forme la plus sombre, elle diabolise l'autre : elle crée des figures ennemies, les nourrit et leur confère une aura d'inévitabilité historique.

C'est précisément dans cette tension que s'inscrit notre travail : entre la discipline scientifique de la recherche, la vulnérabilité du témoignage, le protocole de la commémoration et l'ouverture de l'enseignement. Cette stratification n'est pas une faiblesse, mais une condition d'authenticité. Car prendre le passé au sérieux, c'est aussi reconnaître combien il est facile de le méconnaître. Que les comparaisons avec Hitler - employées à la légère et avec empressement - n'éclairent pas le passé, mais l'usent. Que les héros sont magnifiés dans la mémoire, tandis que les collaborateurs se dissolvent peu à peu dans un oubli collectif. Que l'héritage colonial est géré comme un dossier sans cesse repoussé, jamais tout à fait mûr pour une reconnaissance large.

Notre rapport à ce passé exige plus que des connaissances ; il requiert une posture. La capacité de distinguer sans fragmenter, de reconnaître sans s'appropriier et de comparer sans niveler.

Photo : Halim Kagnat



« Qui prend le passé au sérieux reconnaît aussi à quel point il est facile de le méconnaître. »

Nouveautés dans les archives

Kazerne Dossin reçoit chaque année divers dons qui enrichissent nos collections et nos connaissances. Les nouvelles acquisitions vont de documents personnels et de correspondances à des objets uniques et du matériel photographique. Chaque don est soigneusement inventorié, conservé et rendu accessible par les archivistes. Plongez avec nous dans une sélection de ces acquisitions remarquables.



1.



2.



3.



4.



5.

1. Jackie Mandelovits & Ella Meislik

Une carte de vœux imprimée d'Ignac 'Jackie' Mandelovits et de Chaja Ela 'Ella' Meislik. Le 31 octobre 1942, ils furent déportés par le Transport XVII du SS-Sammellager Malines (caserne Dossin) vers Auschwitz-Birkenau, où ils furent assassinés. Cette carte fait partie d'un don de Marcel Apsel comprenant des photographies et des documents originaux.

Source : Kazerne Dossin - Coll. Mandelovits-Meislik (KD_01056)

2. Salomon (Sam) Meljado

Le footballeur Sam Meljado avait dédié cette photo à son neveu par alliance, Raymond Noydens. La photo date de mars 1938. Quatre ans plus tard, en juillet 1942, Sam fut affecté au travail forcé dans le camp de travail des Mazures. En octobre de la même année, il fut déporté par le Transport XV à Auschwitz-Birkenau. Après de lourds travaux forcés dans les mines du sous-camp de Jawischowitz, il y fut assassiné en janvier 1943. La photo faisait partie d'un don de sa petite-fille, Norma Meljado, à l'occasion de l'exposition temporaire Le sport et les athlètes au KL Auschwitz.

Source : Kazerne Dossin - Coll. Sam Meljado (KD_01045)

3. Abraham Jakob (Jacques) Biron

Cette photo de vacances de 1928 montre Abraham Jakob (Jacques) Biron avec ses enfants Herman Samuel (à gauche) et Frieda Rachel (à droite). Après huit mois de détention à la caserne Dossin, Abraham fut libéré en mai 1943 en raison de son mariage mixte avec la catholique Josephine Dierick. Il fut ensuite de nouveau arrêté pour activités de résistance. Via la prison d'Anvers, il fut déporté à Buchenwald, où il fut assassiné. En raison de leur ascendance mixte, Herman et Frieda étaient exemptés des mesures antijuives ; ils survécurent à la guerre avec leur mère. Cette photographie a été donnée à Kazerne Dossin en 2025, avec d'autres documents, par un membre de la famille, Jean-Jacques Speyer.

Source : Kazerne Dossin - Coll. Abraham Jakob Biron (KD_01055)

4. Boîte à Besamim

Cette boîte à Besamim (boîte à épices) et la coupelle qui l'accompagne étaient utilisées lors de la cérémonie de la Havdalah, qui marque la fin du shabbat juif. La boîte, en forme de tour, contenait des épices parfumées telles que clous de girofle ou cannelle. La coupelle est ornée de motifs décoratifs et d'inscriptions en hébreu : **בוט לזמ** (Mazal Tov - 'Félicitations') **ארץ לארשי' עז** (Eretz Yisrael - 'Terre d'Israël').

Cet ensemble appartenait à une famille juive inconnue de Bruxelles. La famille fut emmenée à la suite d'une rafle nocturne. Le lendemain matin, Bert Decorte, fonctionnaire au ministère des Affaires économiques, découvrit ces objets rituels dans l'habitation abandonnée. Bien qu'il n'ait jamais connu les propriétaires d'origine, il décida de les mettre en sécurité. Sa fille, Ilse De Corte, a fait don des objets originaux à Kazerne Dossin.

Source : Kazerne Dossin – Coll. Boîte à besamim et coupelle (KD_01071)

5. Salomon (Samy) Rubinstein

Ce portrait fait partie d'une série de 48 portraits d'hommes et de femmes juifs, réalisés par Salomon (Samy) Rubinstein.

En 1942, Samy, alors âgé de 15 ans, se cacha au château de Bassines, où il développa son talent artistique avec des moyens limités. Après une rafle menée le 25 octobre 1943, il fut emprisonné au Fort de Huy, à Liège, puis transféré à la caserne Dossin. Grâce à ses talents aux échecs, il fut à plusieurs reprises retiré des listes de transport et affecté au travail forcé au centre de formation SS de Schoten. Il fut libéré le 4 septembre 1944 ; sa famille survécut également à la guerre. Par la suite, Rubinstein réalisa ces portraits de mémoire, en se remémorant ses codétenus à la caserne Dossin. René Rousseau a fait don des œuvres originales à Kazerne Dossin en 2025.

Source : Kazerne Dossin – Coll. Salomon Rubinstein (KD_01235)
Matériau : huile sur panneau de bois

Dans les coulisses de la campagne *Chaque nom compte*

Afin de donner un nouvel élan au projet mémoriel *Chaque nom compte*, Kazerne Dossin a lancé, à l'automne 2025, une campagne de communication. L'objectif était clair : encourager de nouveaux participants à venir enregistrer un nom.

Pour la réalisation de la vidéo promotionnelle, nous avons collaboré avec la maison de production Bataljon. Celle-ci a traduit notre briefing en un scénario créatif plaçant l'expérience du participant au centre. Lors des journées de tournage, l'activité battait son plein, non seulement au musée, mais aussi dans le cadre remarquable du Predikheren.

Nous avons suivi de près le visage de la campagne et l'équipe de Bataljon capturant l'essence du projet - rendre un nom à l'endroit même où il avait été confisqué.

Les résultats ont été au rendez-vous. La vidéo a été largement diffusée sur les réseaux sociaux et projetée sur grand écran dans trois cinémas Lumière. Ces efforts ont porté leurs fruits : pendant les vacances de Noël et les semaines qui ont suivi, nous avons constaté une forte augmentation du nombre d'inscriptions. Nous sommes en bonne voie pour achever ensemble ce mémorial collectif en 2026.

Citation Bataljon : C'était pour nous un projet très intime et précieux. Le défi consistait à réaliser une vidéo émotionnellement forte dans le respect des victimes et de leurs proches. Nous avons nous-mêmes enregistré un nom dans la cabine, et c'est seulement à ce moment-là que l'on prend vraiment conscience de ce que signifie rendre son nom à quelqu'un.



Photo : Isaac Ponseele pour Bataljon

« Ce projet a été pour nous une expérience très intime et enrichissante. Le défi consistait à réaliser une vidéo forte en émotions, tout en respectant les victimes et leurs proches. Nous avons nous-mêmes enregistré un nom, et c'est seulement à ce moment-là qu'on réalise vraiment ce que cela signifie de rendre son nom à quelqu'un. »

- Mathieu Stevens, Bataljon



Photo : © Isaac Ponseele pour Bataljon



QR-code vers la page contenant la vidéo.

Confrontation avec des victimes de racisme et de haine

Par Annelies Bontjes

Kazerne Dossin propose des parcours formatifs comme mesure alternative pour les personnes impliquées dans des incidents liés au racisme ou à la discrimination. Pour Trouw, Annelies Bontjes a examiné à quoi ressemble un tel parcours dans la pratique. Elle a interviewé un participant, un accompagnateur et le directeur Tomas Baum.

À leur entrée à Kazerne Dossin, les visiteurs s'arrêtent souvent un instant en silence devant le mur des portraits. Il s'agit d'une rangée interminable de visages de Juifs, de Sinti et de Roms qui, d'ici, furent déportés pendant la Seconde Guerre mondiale vers des camps de concentration et d'extermination. Chaque regard représente une vie différente, mais toutes ces vies ont été brisées trop tôt ou marquées à jamais. Les personnes représentées sur ce mur n'étaient plus perçues comme des êtres humains : elles étaient réduites à un seul aspect de leur identité.

Dans les parcours éducatifs proposés par Kazerne Dossin depuis 2021, on aborde les dynamiques qui sous-tendent ce processus. Les personnes qui se sont rendues coupables de racisme, de discrimination ou de crimes de haine ont ici l'occasion de se plonger dans l'histoire de la Shoah. Elles sont confrontées à la force destructrice des préjugés et invitées à réfléchir à l'impact de leurs actes.

Les participants sont confrontées à la force destructrice des préjugés et invitées à réfléchir à l'impact de leurs actes.

Le directeur du musée, Tomas Baum, établit une comparaison avec les conducteurs qui prennent le volant sous l'emprise de l'alcool. « Eux aussi doivent, dans certains cas, suivre une formation », explique-t-il. « Le seuil pour une condamnation pour crimes de haine est cependant élevé, en raison de la liberté d'expression. Il s'agit ici d'une

solution pour des affaires qui étaient souvent classées sans suite. »

Un parcours éducatif est imposé par un juge. Il comprend une visite guidée du musée, suivie d'un entretien approfondi avec le guide, ainsi qu'un rapport de réflexion rédigé à la fois par le participant et par le guide. Sur cette base, le ministère public peut formuler un nouvel avis. Il est ensuite décidé si la personne concernée fera l'objet de poursuites. Un entretien de suivi a lieu après six mois.

Mais il serait trop simple de penser que les personnes entrent avec de 'mauvaises' idées et ressortent avec de 'bonnes' idées, souligne Baum. « L'objectif est plutôt de susciter une prise de conscience. Nous cherchons à ouvrir un espace propice à de nouvelles compréhensions et à la réflexion. » Ces parcours demandent en outre beaucoup de temps. Ils sont personnalisés et toujours individuels. « Si quelqu'un a, par exemple, tenu un propos raciste 'pour plaisanter', nous nous concentrons sur l'impact de l'humour et des caricatures. Si la pression du groupe constitue le contexte, nous nous y attardons. En tant que musée, notre mission sociétale est d'informer. Je crois davantage à la qualité de l'enseignement qu'à la sanction. »

Entre-temps, des dizaines de personnes ont suivi ces parcours. Parmi elles, le fondateur du mouvement de jeunesse d'extrême droite Schild & Vrienden, Dries Van Langenhove. Pourtant, il ne serait plus le bienvenu aujourd'hui, précise Baum. « Accueillir des personnes qui font partie d'un mouvement d'extrême droite où il n'y a aucune place pour des opinions divergentes n'a pas de sens. » Les auteurs de violences ne sont pas non plus les bienvenus. « Nous devons pouvoir garantir la sécurité des autres visiteurs. »

Kazerne Dossin collabore avec différents groupes professionnels, des policiers aux agents pénitentiaires et aux procureurs. « Dans le monde du football, il existe clairement un problème de racisme et d'antisémitisme »,



Photo : Jeroen Van Looy

indique Baum. « C'est un phénomène endémique. Dans le sport, il s'agit souvent de désigner un ennemi, et les mots les plus blessants sont alors utilisés. La pression du groupe joue également un rôle. »

« Au départ, on nous a demandé si nous pouvions accueillir des personnes comme alternative à une interdiction de stade. Mais nous ne voulons pas nous contenter de réagir à des incidents. C'est ainsi qu'est née une collaboration avec la Pro League. Tous les clubs de première et deuxième division viennent ici avec leurs joueurs et leurs supporters. »

La question se pose de savoir si une visite de musée imposée produit réellement l'effet escompté. Une personne qui est obligée de venir est-elle réceptive au message ? Le directeur Baum souligne que la réalité est plus nuancée. « La personne doit malgré tout s'inscrire elle-même auprès de nous. Bien sûr, la menace d'une sanction plus lourde en cas de refus joue un rôle, mais cela ne signifie pas que la personne soit d'emblée fermée à ce qu'elle entend ici. »

Selon Baum, il est important de ne pas considérer la visite comme une sanction, mais comme une opportunité. « Une visite de musée n'oblige personne à changer d'avis, mais elle offre bel et bien de nouvelles perspectives. En ce sens, il s'agit davantage d'une opportunité que d'une sanction. Et puis : quelle est l'alternative ? Est-il plus efficace d'incarcérer quelqu'un ou de lui infliger une amende ? Ce parcours offre quelque chose qu'une peine de prison ou une amende ne peut pas offrir : une confrontation avec l'histoire et avec l'impact de la haine et de l'exclusion. »

Bien que l'impact du parcours éducatif soit difficile à mesurer, la citation tirée d'un rapport de réflexion montre qu'il peut être considérable. « Je repense encore régulièrement à la visite et j'essaie d'appliquer dans mon environnement les connaissances que j'ai acquises en matière de droits humains. Aujourd'hui, je fais du bénévolat auprès de personnes en situation de vulnérabilité », écrit un participant à propos de son parcours. mijn eigen omgeving. Nu doe ik vrijwilligerswerk met mensen in een kwetsbare positief schrijft een deelnemer over zijn traject.

Quel est l'impact de cette mesure alternative ?

Cassandra, une participante, témoigne

Cela avait commencé comme une soirée ordinaire. Cassandra et son ami avaient bu quelques verres et pris un taxi pour se rendre en ville. Mais le chauffeur s'est trompé de route. Cassandra lui en a fait la remarque.

« Et là, la situation a dégénéré. La police a dû intervenir. »

Peu après, elle a fait l'objet d'une plainte pour racisme. Elle aurait insulté le chauffeur. La nouvelle a été un choc. « Je savais que ce que j'avais dit n'était pas acceptable, mais du racisme... cela n'a jamais été mon intention. » Elle a accepté de suivre un parcours éducatif à Kazerne Dossin, qu'elle a suivi en décembre 2025.

« Je suis quelqu'un qui veut réfléchir à ses erreurs, et j'y étais donc ouverte. Lors du premier entretien, le collaborateur de Kazerne Dossin m'a rassurée : je ne devais pas voir cela comme une sanction, mais comme une occasion d'apprendre, pour moi-même. » Cassandra a commencé sans attentes particulières.

« C'était totalement différent de ce que j'avais appris à l'école. Je savais que les Juifs avaient été victimes, mais pas à quel point tout cela était arbitraire. Là, ça m'a vraiment touchée. Les images, les récits, et cette photo de la voie ferrée, ce chemin vers la destination finale. »

Le parcours l'a profondément marquée. « Je ne me suis pas sentie jugée comme quelqu'un ayant fait quelque chose de mal. Il s'agissait de comprendre et

d'apprendre, pas de condamner. » Elle en a aussi parlé avec des amis. « Beaucoup de gens ne réalisent pas l'impact de leurs paroles. Certains amis trouvaient cette mesure très lourde. Moi, je trouve au contraire positif que ma remarque ait été prise au sérieux. Si c'était le cas pour tout le monde, le racisme serait peut-être moins présent.

« Les gens disent souvent : 'Je ne suis pas raciste'. Mais si vous dites quelque chose de raciste, alors vous l'êtes à ce moment-là. Et cette personne-là, je ne veux plus jamais l'être. »

- Cassandra, participante

« Au début, certains participants disent qu'ils ne savent pas vraiment pourquoi ils sont ici. Mais quand, à la fin, le déclic se produit... oui, c'est ce qui me donne l'énergie de poursuivre ce travail. »

- Bruno, coach

Qu'est-ce qui motive les coaches des parcours d'apprentissage ?

Bruno, l'un des coaches, nous explique

Bruno Neuville (71 ans) est accompagnateur bénévole des parcours éducatifs depuis six ans. « Chaque individu cherche sa place dans la société. Pour certains, cela va plus facilement que pour d'autres. Ce qui m'intéresse surtout, ce sont les difficultés auxquelles les gens sont confrontés. »

L'écoute est au cœur de son travail. « Pour beaucoup, notre société actuelle est devenue trop complexe. Ils ont besoin d'un espace pour exprimer leur vécu. » En même temps, Neuville constate une brutalisation du discours politique. « Je ne pense pas seulement à Trump, mais aussi à un discours inapproprié plus proche de nous. C'est un signal. Nous devons continuer à dialoguer dans un esprit de respect mutuel. »

Lors des visites guidées, Neuville établit des liens entre le passé et le présent. Un exemple : une affiche de 1934 représentant une caricature d'hommes juifs se transformant en insectes, accompagnée du terme 'invasion de sauterelles'. « C'est un langage pré-génocidaire.

Photo : Tessa Kraan



Récemment, j'ai entendu le Premier ministre hongrois Orbán dire que tous les partis d'opposition étaient des insectes. C'est la même rhétorique. La seule manière de sortir de cette dynamique est de comprendre vers quoi elle mène. »

Son approche rejoint la vision du philosophe néerlandais Bart Brandsma. « Selon Brandsma, la lutte contre la polarisation doit commencer par le centre de la société : le grand groupe de personnes entre les deux extrêmes. C'est un groupe divers composé de personnes nuancées, suiveuses ou indifférentes, qu'il ne faut pas perdre. La démocratie disparaît si nous n'y prenons pas garde. C'est ma motivation et mon engagement. »

L'impact des parcours le motive. « Au début, certains participants disent qu'ils ne savent pas vraiment pourquoi ils sont ici. Mais quand, à la fin, le déclic se produit... oui, c'est ce qui me donne l'énergie de poursuivre ce travail.

Droits humains : un minimum

L'histoire que nous préservons montre ce qui se produit lorsque la dignité humaine est systématiquement niée. Cette même histoire a contribué à l'émergence de la Déclaration universelle des Droits humains : un engagement de la communauté internationale affirmant que chaque être humain compte, que la dignité est inaliénable et que les droits ne doivent pas dépendre du pouvoir, de l'origine ou des convictions.

L'histoire que nous préservons montre ce qui se produit lorsque la dignité humaine est systématiquement niée. Cette même histoire a contribué à l'émergence de la Déclaration universelle des Droits humains : un engagement de la communauté internationale affirmant que chaque être humain compte, que la dignité est inaliénable et que les droits ne doivent pas dépendre du pouvoir, de l'origine ou des convictions.

Les Droits humains ne sont pas une opinion. Ils constituent une norme partagée, un socle minimal qui rend possible la vie en société. Aujourd'hui, les Droits humains sont sous pression à travers le monde. Dans de nombreux pays, les citoyens ne sont pas protégés. Des groupes sont exclus. Des régimes privilégient la propagande au détriment de la vérité. Des parties aux conflits prennent des civils pour cible.

Dans les discussions sur les conflits actuels, la question revient souvent de savoir si les Droits humains peuvent réellement être universels. La tentation est grande

de les appliquer de manière sélective. Mais les Droits humains perdent leur sens dès lors qu'ils deviennent l'instrument d'un seul camp. En tant qu'institution, nous partons du principe inverse : les Droits humains s'appliquent à tous, quels que soient les auteurs des violations et les personnes qui en sont victimes. Ils protègent contre l'arbitraire. Contre la déshumanisation. Contre l'idée dangereuse selon laquelle certains êtres humains vaudraient moins que d'autres. Ils nous donnent le langage et le cadre pour nommer l'injustice et la vulnérabilité, sans tomber dans le piège du 'nous contre eux'.

Il peut être difficile de s'en tenir à ces normes partagées lorsque des images de violence attisent les émotions. La colère, la tristesse, la peur ou la solidarité poussent les individus dans des directions différentes. C'est précisément dans ces moments que l'on voit que les Droits humains sont plus qu'un cadre juridique. Ils nous rappellent ce que signifie rester humain, même lorsque les circonstances nous mettent à l'épreuve.

La Shoah nous rappelle les conséquences du déni structurel de la dignité humaine. Mais cette mémoire ne constitue pas seulement un point de référence historique : elle constitue un avertissement face à des mécanismes qui peuvent réapparaître. Cela fait des droits humains une boussole pour lire le présent, non pas en imposant des comparaisons, mais en reconnaissant des schémas de déshumanisation et de vulnérabilité.

Ainsi se dessine un double mouvement. D'une part, l'histoire montre ce qui se produit lorsque les droits font défaut. D'autre part, les Droits humains définissent ce qui est nécessaire pour protéger l'humanité.

Lorsque nous abordons ces questions, il est préférable de ne pas partir de la question de savoir qui a raison, mais plutôt de se demander : qu'exige ici le respect de la dignité humaine ? Cette question n'évite pas le conflit, mais en brise la logique. Elle invite à rechercher un espace pour les faits, un souci de nuance et une reconnaissance de la souffrance - sans instrumentaliser l'intégrité historique de la Shoah dans le débat.

Les Droits humains constituent ainsi le terrain commun où la différence peut exister sans que l'humanité ne soit perdue. Ils invitent à s'exprimer avec attention et soin, et à prendre conscience du fait que toute reconnaissance de l'humanité d'autrui confirme aussi la nôtre.

Tomas Baum,
Directeur de Kazerne Dossin



Photo : Eleanor Roosevelt présente la version anglaise de la Déclaration des Droits humains à New York, en novembre 1949.
Domaine public via la Bibliothèque et le Musée présidentiels FDR

Shoah et détention ?

Un regard en coulisses sur Kazerne Dossin
et le monde pénitentiaire.

Depuis 2022, Kazerne Dossin et le milieu pénitentiaire collaborent de manière structurelle. Nous nous entretenons avec Isabelle Diependaele (détachée de la police fédérale auprès de Kazerne Dossin) et Iris Naert (conseillère Learning & Development au SPF Justice) au sujet du projet *Holocauste, polarisation et détention*. Elles en assurent conjointement la coordination.

Nombreux sont ceux qui connaissent déjà le projet de longue date mené avec la police à Kazerne Dossin. S'agit-il de la 'variante pénitentiaire' ?

Isabelle: « Il s'inspire en partie du projet *Holocauste, Police et Droits humains*. Nous partons de la même idée : réfléchir aujourd'hui à l'intégrité professionnelle à partir du cas belge de la Shoah. »

Iris: « Ce qui rend ce projet unique, c'est la manière dont les connaissances historiques sont mises en relation avec la réalité quotidienne du milieu carcéral. Le personnel pénitentiaire travaille dans un contexte exigeant, où il est essentiel d'avoir les épaules solides et de suivre sa boussole morale. La formation les y aide en créant la prise de conscience et en offrant des repères professionnels. »

En quoi consiste exactement le projet ?

Isabelle: « Chaque semaine, nous accueillons du personnel pénitentiaire en formation pour une journée au musée. Le matin, les participants se plongent dans l'histoire. La privation de liberté et les étapes ayant conduit à la persécution des Juifs, des Sinti et des Roms pendant la Seconde Guerre mondiale constituent le fil conducteur. L'après-midi, l'accent se déplace vers les Droits humains et les dilemmes éthiques. »

Iris: « À travers des cas historiques, les participants acquièrent une compréhension de thèmes tels que l'autorité, la marge de manœuvre, les rapports de pouvoir et la pression du groupe - des thèmes indissociables d'une organisation hiérarchique comme le milieu carcéral. »



Photo: Tim Dirven

« À travers le cas belge de la Shoah, nous menons une réflexion sur l'intégrité professionnelle du personnel pénitentiaire d'aujourd'hui. »

- Isabelle Diependaele



Photo: Evenbeeld

Relier l'histoire à la pratique quotidienne en prison ne semble pas une tâche évidente pour les formateurs. Comment y parviennent-ils ?

Iris: 'Un atout majeur réside dans le fait que nous travaillons avec des formateurs qui connaissent parfaitement le contexte pénitentiaire. Ils sont capables de traduire les exemples historiques en situations concrètes issues de la pratique professionnelle actuelle. Cela rend la formation très concrète et immédiatement applicable. »

Isabelle: « Les formateurs ont suivi à cet effet une formation intensive portant sur l'histoire de la Shoah et les roits humains, les techniques de guidage et les formations aux dilemmes. Aujourd'hui, nous pouvons compter sur une vingtaine de formateurs enthousiastes. »

Comment évaluez-vous l'impact de la formation ?

Isabelle: « Le nombre de participants augmente chaque année. En 2022, nous avons commencé avec 120 participants. En 2025, nous avons atteint pas moins de 663 participants. »

Iris: « Les retours sont positifs. Tant le personnel de surveillance que le personnel non surveillant considèrent cette formation comme une occasion précieuse de réfléchir à leurs propres pratiques. Les participants indiquent que cela les amène à réfléchir à leur position de pouvoir et à son impact sur les détenus. Cela leur fait prendre conscience de leur responsabilité - précisément ce que nous cherchons à développer avec ce projet. »

« Le personnel pénitentiaire travaille dans un contexte exigeant, où il est indispensable d'être bien dans ses bottes et de suivre son compas moral. »

- Iris Naert





Une histoire familiale de sauvetage, de résistance et de survie.

Chaque année, Kazerne Dossin accueille de nombreuses familles de déportés, porteuses de récits et de questions. C'est ainsi que Charles Spira est venu des États-Unis avec sa famille. Leur voyage les a conduits à Anvers, la ville où Charles est né en 1938, ainsi qu'à Nazareth, où il a vécu dans la clandestinité avec sa mère Fanny et sa sœur Annette pendant deux ans durant son enfance.

Alors que la mère de Charles, Fanny, avait perçu le danger à temps et s'était cachée avec ses deux enfants, son père, Salomon Frey, pensait être en sécurité en Belgique. C'était un homme de renom : en 1904, il avait contribué à la fondation de la Bourse du diamant d'Anvers. Même lorsqu'il s'était réfugié aux Pays-Bas pendant la Première Guerre mondiale, il était resté fidèle au commerce du diamant en fondant une nouvelle bourse à Scheveningen.

En raison de son extrême importance économique, les autorités belges lui avaient personnellement demandé de revenir à Anvers après la guerre. À l'occasion du 25^e anniversaire de la Bourse du diamant en 1929, il bénéficia en tant que vice-président d'une large couverture dans la presse et fut décoré du titre de chevalier de l'Ordre de la Couronne.

Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclata, Salomon comptait sur ses mérites envers le pays pour le protéger. Il se trompait. Salomon Frey et sa femme Ruchel Goldman furent déportés le 15 janvier 1943 depuis la caserne Dossin. Leurs fils, Max et Hendrik, suivirent le 20 septembre 1943. Aucun d'eux ne revint.



Article sur la bourse du diamant dans l'hebdomadaire De Stad Antwerpen, 07/07/1929



Charles s'est rendu à Kazerne Dossin en 2025 et a enregistré le nom de son grand-père Salomon. Grâce à cette visite, nous avons reçu des portraits des quatre membres de la famille, qui ont désormais une place durable sur notre mur des portraits.

Charles Spira dans le studio d'enregistrement de Chaque nom compte

Moments mémorables

Temps forts personnels de 2025

Moment le plus émouvant

Digna, membre du conseil d'administration



Le 27 janvier 2025, j'ai assisté à la cérémonie commémorative du 80^e anniversaire de la libération d'Auschwitz-Birkenau. La cérémonie s'est déroulée sous une tente temporaire qui enjambait l'entrée du camp. Plus encore que le lieu chargé d'histoire, ce sont les témoignages des derniers survivants, comme Tova Friedman, qui m'ont profondément marquée. Mes pensées sont allées aux habitants juifs de mon village natal qui ont été assassinés en ce lieu. À cet instant, l'horreur de l'histoire s'est imposée avec une intensité bouleversante. Représenter notre organisation en un endroit aussi chargé de mémoire a été, pour moi, le moment le plus poignant de l'année.

Le moment le plus émouvant

Greet, bénévole pour Chaque nom compte

Lors d'une journée d'enregistrement, j'ai été surprise par un visiteur qui, après avoir enregistré un nom, est sorti de la cabine pour une courte promenade. Avant que nous ne recherchions des informations complémentaires, il avait besoin de temps pour assimiler ce moment. Il a expliqué qu'il avait fêté son anniversaire le week-end précédent et qu'il venait de lire le nom d'un homme qui avait exactement la même date de naissance et le même âge que lui. La prise de conscience du fait qu'il avait encore un avenir, alors que celui de la personne de son âge avait été brisé à l'époque, l'avait profondément bouleversé. Cette interaction m'est restée en mémoire, car l'histoire s'est soudain faite très proche. Elle montre comment un nom sur une liste peut brusquement devenir une vie humaine tangible, donnant ainsi au passé une signification personnelle directe pour le visiteur.



La réaction la plus marquante lors d'une visite guidée

An, guide au musée



En tant que guide, j'essaie toujours de faire le lien entre les faits et l'expérience humaine. Devant la vitrine des étoiles jaunes, j'ai évoqué l'impact de la stigmatisation publique pendant l'Occupation. Un élève de l'enseignement spécial a réagi très rapidement avec un aveu sincère : il préfère ne pas porter son pull scolaire dans la rue ou dans le métro, parce qu'il ne veut pas que les gens le rangent directement dans une case. Cette remarque a touché l'ensemble du groupe. Pour moi, c'était le moment fort de l'année, car il touche précisément à l'essence de ce que nous faisons à Kazerne Dossin : donner aux jeunes un langage pour parler de leurs propres expériences d'exclusion. Cela montre que l'histoire est un miroir dans lequel ils se reconnaissent, malgré les décennies qui les en séparent, avec une acuité parfois douloureuse.



Le projet le plus satisfaisant

Kyra, collaboratrice pédagogique

Mon premier projet en tant que collaboratrice pédagogique était *Jouer en temps de guerre*, un parcours muséal destiné aux enfants de 10 à 14 ans. Au départ, je pensais que ce n'était pas un thème évident à aborder à Kazerne Dossin, mais j'ai rapidement découvert que de nombreux objets et histoires s'y rattachaient : depuis les marionnettes fabriquées par Léon Landau dans la caserne jusqu'à l'ours en peluche que Norbert Vos avait reçu de sa sœur d'accueil pendant sa clandestinité. Même dans les circonstances les plus difficiles, les gens cherchaient des points de lumière.

J'ai suivi une formation qui m'a encouragée à expérimenter des idées créatives. À côté de la poupée en chiffon que Charlotte Hamburger avait fait passer en cachette à sa fille dans un panier à linge, nous avons par exemple installé un véritable panier à linge dans lequel les parents pouvaient cacher un petit mot pour leurs enfants. Le jeu crée du lien. L'élaboration de ce parcours a également été le fruit d'une étroite collaboration entre les différentes équipes, dont je garde un excellent souvenir.

La rencontre la plus précieuse

Jarno, archiviste

J'ai rencontré Sven De Ridder à l'occasion de son spectacle *Coiffeur van het verzet* (*Coiffeur de la résistance*). Le spectacle raconte l'histoire de son arrière-grand-père, qui avait caché pendant plus de deux ans trois enfants juifs dans son salon de coiffure. Je lui ai donné davantage d'informations sur les enfants et leurs parents, Majer Walzer et Ettel Hass.

Sven était visiblement ému et a découvert de nouveaux éléments grâce à notre centre de recherche. Il a retrouvé le lieu sur notre carte des lieux de clandestinité, s'est arrêté devant le mur des portraits et a exploré les lieux marquants de la vie de la famille Walzer. Songeur devant le wagon, il a souligné combien il est important de ne jamais devenir indifférent.

Pour moi, il est toujours très précieux de pouvoir aider des gens avec des informations sur leur famille ou des histoires qui leur sont liées. C'est une grande satisfaction de transformer les recherches dans les archives en une histoire concrète et de la transmettre.



Le livre le plus marquant

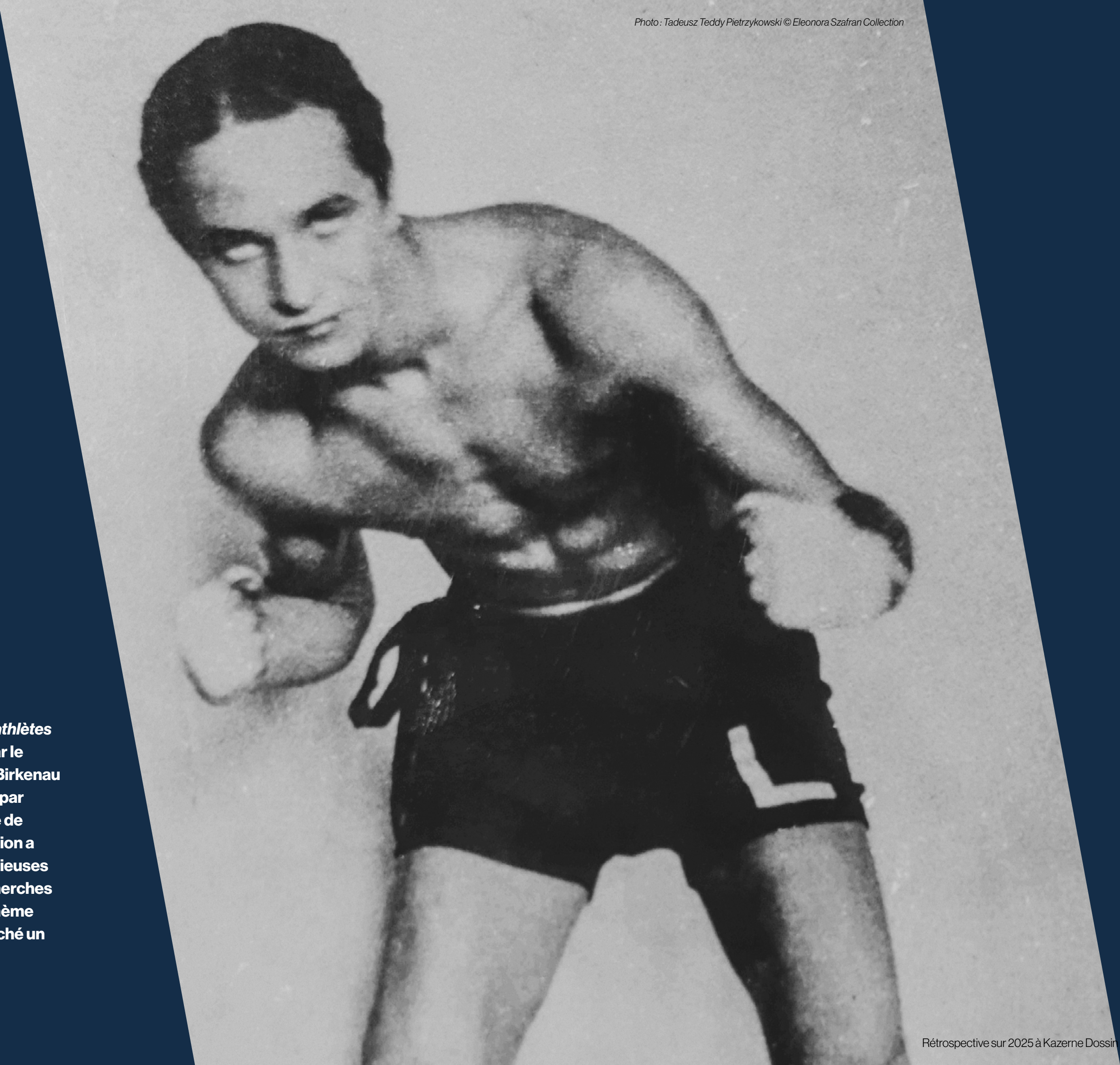
Hendrik, responsable de la boutique du musée

Le livre le plus marquant pour moi a été *De vergeten kinderen* (*Les enfants oubliés*) de Nadja Van Sever. Bien qu'il s'agisse d'un livre pour enfants, l'histoire m'a profondément marqué. De manière accessible mais poignante, Van Sever raconte l'histoire d'enfants juifs dans un foyer à Wezembeek-Oppem. Après une rafle, les enfants se sont retrouvés à la caserne Dossin, où ils ont été sauvés par des adolescents juifs.

Le public présent lors de la présentation du livre était visiblement impliqué et curieux. Les enfants ont écouté avec attention et réagi avec beaucoup d'intérêt. Le moment le plus marquant fut la connexion vidéo en direct avec l'un des survivants de l'histoire, depuis les États-Unis. Son témoignage personnel a donné une dimension supplémentaire au récit et permis à l'histoire de dépasser le cadre du texte écrit. En raison de ce moment émouvant, ce livre restera longtemps gravé dans ma mémoire.

Le sport à Auschwitz : entre oppression et résilience

L'exposition *Le sport et les athlètes au KL Auschwitz*, conçue par le Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau et enrichie de récits belges par Kazerne Dossin, s'est tenue de mars à décembre. L'exposition a été réalisée grâce à de précieuses collaborations et à des recherches approfondies. Grâce à ce thème accessible, nous avons touché un large public.



Photos: Stijn Swinnen



Support pour la commémoration et l'éducation

« Nous soutenons Kazerne Dossin depuis de nombreuses années, car nous croyons en la force de la mémoire et de l'éducation. Ce projet souligne combien il est essentiel de continuer à raconter des histoires de courage, d'humanité et de persévérance, même dans les lieux les plus sombres de notre histoire. En tant que partenaire fidèle, nous ressentons une grande responsabilité de contribuer à rendre cette exposition possible, afin que le sport ne reste pas seulement un chapitre de ce récit, mais devienne aussi un symbole de liberté et de lien. Car comprendre d'où nous venons, c'est aussi contribuer à construire un avenir meilleur. »

- Jannie Haek, administrateur délégué de la Loterie Nationale, partenaire de soutien de l'exposition.

À la recherche de sens

« Auschwitz-Birkenau - le camp de concentration et centre d'extermination nazi allemand - est généralement associé à des notions telles que génocide, mort, barbelés, lits superposés, kapos, baraquements et bien d'autres encore. C'est pourquoi le mot 'sport' dans ce contexte est d'autant plus frappant. Comment est-ce possible, et qu'est-ce que cela signifie ? L'exposition nous montre comment ce terme peut être compris dans le contexte d'Auschwitz : espoir de survie, échappatoire à la réalité du camp, souvenir de jeunesse et de liberté, mais aussi et surtout un instrument de torture supplémentaire et particulièrement efficace entre les mains des gardiens SS. Il constitue un symbole de la profonde hypocrisie de ce lieu, que les victimes appelaient 'l'enfer sur terre' et 'l'usine de la mort'. »

- Andrzej Kacorzyc, directeur adjoint du musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, où l'exposition a été conçue.



Des règles dans un monde anormal

« Tous les détenus étaient soumis aux mêmes conditions, et pourtant, certains d'entre eux ont augmenté leurs chances de survie grâce au sport. Cela faisait partie de la tragédie et de l'injustice. Primo Levi, l'écrivain italien, écrit plus tard à ce sujet : les survivants ont souvent été accablés d'un sentiment de culpabilité par la suite. Les sportifs étaient perçus différemment, parce qu'ils échappaient à leur destin grâce au sport. Ce sentiment de culpabilité a dû être extrêmement lourd à porter pour les survivants. L'exposition replace cela dans un contexte qui permet de mieux le comprendre : le sport instaurait des règles et offrait une forme d'ancrage dans la liberté, mais au sein d'un contexte totalement anormal. »

- Kurt Deswert, historien du sport et partenaire de contenu, lors de l'émission Voorproevers sur Radio 1 consacrée à l'exposition à Kazerne Dossin.



Photo: Adriaan Baccaert



Traces de la famille sportive belge

Chaque exposition est précédée de plusieurs années de recherches archivistiques. L'histoire de la famille anversoise Borisewitz, une famille de sportifs, en est un exemple éloquent. Ce qui a commencé en 2019 par un entretien avec le fils de la survivante de la Shoah Félicie Gruszow-Bloc a conduit à une acquisition exceptionnelle pour la collection. L'équipe de recherche a mis au jour une collection impressionnante, allant de photographies familiales d'avant-guerre à des lettres d'amour. Cette histoire belge unique a ainsi trouvé une place centrale dans l'exposition.



La petite-fille et la médaille

La présence de Katarzyna, petite-fille d'Antoni 'Kajtek' Czortek (1915-2004), a conféré à l'inauguration une dimension profondément personnelle. Antoni, légende polonaise de la boxe et olympien, fut déporté à Auschwitz en 1943. Là, il fut contraint de participer à des combats de boxe pour divertir les SS. Czortek survécut aux camps et demeura une figure emblématique du sport après la guerre. Pour l'exposition, sa famille a exceptionnellement prêté sa médaille de 1938, remportée lors d'une rencontre internationale contre l'Allemagne nazie. Cet objet symbolise une carrière internationale interrompue par la guerre.



Hommage et donation

Salomon 'Sam' Meljado (1905-1943) était l'un des meilleurs milieux de terrain centraux de sa génération, mais sa carrière s'interrompt brutalement avec sa déportation à Auschwitz. Sa petite-fille, Noa Meljado, a fait don à Kazerne Dossin des médailles et distinctions qu'il avait remportées entre 1928 et 1932. Ces pièces ont été présentées dans la vitrine temporaire, attenante à l'exposition. Cet hommage à un grand-père que Noa n'a jamais connu a fait de l'inauguration un moment particulièrement émouvant.



La boxe pour survivre

L'exposition accordait une attention particulière au champion de boxe néerlandais Leen Sanders. À Auschwitz, il combattait sur le ring et entraînait ses codétenus. Sanders survécut aux camps et reprit sa carrière sportive après la guerre. NOS Sport s'est penché sur son histoire et a visité l'exposition avec l'ancien boxeur Arnold Vanderlyde.

« Cela me touche dans mon cœur et dans mon âme. Ce qu'il a vécu à Auschwitz, en captivité. Il devait boxer pour survivre... Il s'est probablement retrouvé face à des hommes qu'il pouvait facilement vaincre et qu'il a pourtant dû frapper. »

- Arnold Vanderlyde, triple médaillé de bronze olympique, dans le reportage de NOS Sport.



Photo : NOS Sport



Une autre dimension du sport

En complément de l'exposition, Kazerne Dossin a organisé la journée d'étude *Sport et résilience* à destination des professionnels de l'enseignement, de la jeunesse et des sports. Un discours d'ouverture d'Aagje Vanwallegghem, un débat d'experts et des ateliers ciblés ont constitué un programme inspirant en lien étroit avec le thème de l'exposition. Vanwallegghem a également effectué une visite guidée de l'exposition et s'est dite profondément marquée.

« Les histoires de détenus qui se portaient volontaires pour faire du sport dans l'espoir d'obtenir de la nourriture supplémentaire m'ont profondément touchée. En tant qu'ancienne sportive de haut niveau, mais aussi en tant qu'être humain, je savais que le sport peut jouer un rôle très important dans une vie. Mais lorsqu'on voit l'impact qu'il a eu sur les détenus dans les camps de concentration, cela donne une tout autre dimension à l'importance du sport dans la société. »

- Aagje Vanwallegghem, ancienne gymnaste de haut niveau, lors de la journée d'étude *Sport et résilience*.

Dialogue et réflexion critique

« Une exposition temporaire comme celle-ci offre une perspective unique pour rendre tangible la complexité de l'histoire de la Shoah pour les nombreux groupes scolaires. Parallèlement, nous souhaitons aussi les amener à réfléchir plus largement aux mécanismes sous-jacents. Dans le camp, le sport servait de stratégie de survie, mais constituait tout autant un instrument d'oppression systématique.

Pour les visites guidées, nous avons ajouté une dimension interactive. À travers cinq 'talking points' placés à des endroits stratégiques, nos guides suscitaient un dialogue philosophique. Les questions invitaient les visiteurs à dépasser les faits historiques et à exercer leur esprit critique. L'exposition devenait ainsi également un exercice de réflexion sociétale.

Photo : Tim Dirven



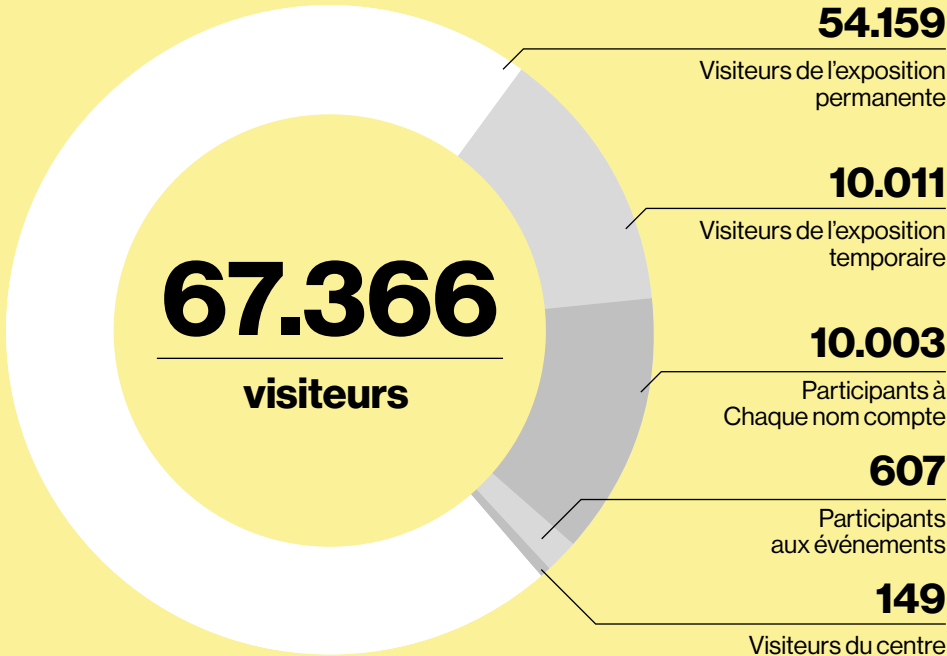
« Le sport est-il encore du sport lorsqu'il est utilisé comme punition ? »

-Adriaan Baccaert, coordinateur du projet et coordinateur public et éducation.



Photo : Stijn Swinnen

2025 en chiffres



15 collaborateurs à temps plein

12 collaborateurs à temps partiel

2 collaborateurs détachés

29
collaborateurs

59
guides

39
bénévoles



Photos: Evenbeeld



34
donations aux archives

19
publications

136
nouvelles photos sur le mur des portraits



Interview Arielle Margaux

Arielle Margaux est membre du comité directeur du CCOJB (Comité de Coordination des Organisations Juives de Belgique), où elle occupe le poste de représentante de la mémoire.

Vous portez le titre de représentante de la mémoire » au CCOJB une formulation inhabituelle. Qu'est-ce que ça signifie concrètement ?

Ce poste n'a jamais existé avant. On l'a créé parce qu'on a senti une urgence : repenser le cadre mémoriel au sein de notre communauté. Le CCOJB regroupe une quarantaine d'associations juives, dont les associations de mémoire. Mon rôle consiste à accompagner la transmission de ce patrimoine aux générations futures, tout en créant des liens entre l'intérieur de la communauté et les institutions extérieures, afin d'en assurer la pérennité.

Mon rôle consiste à accompagner la transmission de ce patrimoine aux générations futures, tout en créant des liens entre l'intérieur de la communauté et les institutions extérieures, afin d'en assurer la pérennité.

Le titre ne m'a jamais semblé trop lourd car la mémoire est fédératrice. C'est une part intrinsèque de notre identité, mais c'est aussi un outil pédagogique, un moyen de rassembler autour de valeurs universelles.

Le travail de mémoire a beaucoup évolué. Qu'est-ce qui est le plus difficile à tenir aujourd'hui ?

Une certaine tension est palpable. D'un côté, les associations existantes doivent pouvoir aller jusqu'au bout de leur processus : je le respecte profondément. De l'autre, il faut rendre cette mémoire plus accessible,

plus contemporaine, s'adresser à la société telle qu'elle est aujourd'hui.

Il est donc essentiel de développer de nouveaux projets en collaboration avec des institutions établies, afin d'ancrer la transmission et l'éducation dans le tangible, une vérité incontestable. C'est là la seule réponse crédible face aux dynamiques révisionnistes.

Ce qui m'inquiète, c'est la dispersion. En Belgique, il existe beaucoup de projets bénévoles, tous louables, tous indépendants, mais peu sont structurels. Comment ces projets vont-ils survivre aux personnes qui les portent ? C'est la question qui me préoccupe le plus.

Y a-t-il une image, un moment qui ne vous quitte pas ?

Pendant longtemps, j'ai eu l'impression que la Shoah, c'était l'histoire des autres. Je venais d'une famille où ce poids n'était pas vraiment présent. Avec les années, et lorsque mes enfants ont découvert l'histoire de la Shoah, mon regard a changé.

Aujourd'hui, j'accompagne des jeunes en Pologne, sur les traces de ce passé.

J'ai alors compris qu'une partie de ma propre famille avait été déportée, et le poids du silence que cela représente dans tant de familles juives. Ne pas affronter pour survivre : une résilience profonde.

Ce qui me frappe, c'est le lien qu'on entretient avec l'histoire et ce qu'on en fait dans sa propre vie. Car c'est aussi à travers elle que l'on se construit.

En 2024, j'ai visité le Maroc, l'Andalousie et la Pologne la même année. Dans chaque ville marocaine, dans chaque cité andalouse, la présence juive est inscrite dans les pierres, les quartiers, les noms alors qu'il n'y a plus de communauté. Ce sont des traces qui ont survécu à l'absence. C'est ça la force de notre héritage. On ne sait pas ce qu'advientra nos communautés mais on a le pouvoir d'inscrire notre mémoire aujourd'hui pour les générations futures.

À qui parlez-vous, quand vous parlez de la Shoah ?

Aujourd'hui, mon premier interlocuteur est la communauté juive elle-même. Mais l'ambition est plus large : il s'agit de construire une identité commune, ainsi qu'un projet éducatif et commémoratif, en collaboration avec les institutions mémorielles existantes.

L'objectif est de transmettre à la fois des outils de compréhension et notre mémoire de la Shoah, de manière rigoureuse et incarnée par le monde juif.

Le monde politique et la société civile expriment une demande croissante de repères et de contenus concrets pour aborder ces enjeux. Il nous appartient d'y répondre avec exigence : la transmission de ce patrimoine est notre devoir.

Ce qui me porte profondément dans ce travail, c'est l'histoire des enfants cachés et des Justes. Ce récit parle directement aux jeunes : on peut résister à une autorité répréhensible, on peut protéger l'autre, on peut refuser. Ce sont des valeurs humanistes, mais aussi de bon sens, et elles sont plus nécessaires que jamais.

Qu'est-ce qu'une institution comme Kazerne Dossin peut faire que d'autres ne peuvent pas ?

Kazerne Dossin est une institution incontournable. C'est le lieu de mémoire de la barbarie nazie en Belgique. Ancré physiquement, situé au cœur du pays, il est accessible à tous et cette accessibilité est essentielle.

Dans un contexte où la parole des témoins s'éteint peu à peu, la permanence du lieu devient décisive. Elle incarne une mémoire stable, incontestable, nécessaire.

Mais aujourd'hui, ce que je dirais à Kazerne Dossin, c'est : sortez de vos murs. Vous avez la légitimité, vous avez

« Il y a une tension palpable. D'une part, les associations existantes doivent pouvoir pleinement valoriser leur propre fonctionnement ; je respecte pleinement cela. D'autre part, la mémoire doit devenir plus accessible et plus contemporaine, afin d'interpeller la société d'aujourd'hui. »

le savoir, partagez-les. Allez vers les publics, vers les jeunes, vers ceux qui ne viendront pas spontanément. La mémoire ne doit pas seulement être conservée : elle doit être rendue accessible, vivante, et transmise là où elle est attendue.

Qu'est-ce que vous voudriez que les gens comprennent du travail de mémoire, qu'on dit rarement assez clairement ?

La guerre, et plus encore la Shoah, ne se résument pas à des chiffres ou à des lectures géopolitiques. C'est avant tout une histoire d'hommes, de femmes et d'enfants qui n'avaient rien demandé et auxquels il faut rendre leur place : un visage, une voix, une histoire. Sans oublier celles et ceux qui ont aidé, sauvé, résisté.

Raconter ces vies, c'est déjà résister. C'est opposer une victoire à la déshumanisation que les nazis ont voulu imposer. Car l'histoire se construit par les individus, par les destins, par les choix humains et il nous appartient de les faire vivre, de les transmettre, de les incarner.

Ce sont ces histoires singulières qui font la grande Histoire.

80 ans de paix

8 mai 1945 : Jour de la Victoire. Ce jour-là, les nazis capitulaient face aux Alliés, mettant officiellement fin à la Seconde Guerre mondiale. 80 ans plus tard, nous sommes revenus sur cet événement en collaboration avec Radio 1. Ruth Joos a accueilli des invités de premier plan pour une table ronde approfondie au musée. Tomas Baum, Wim Opbrouck, Inge Vrancken et Christophe Busch ont partagé leurs points de vue et réflexions sur 80 ans de paix. Ils se sont penchés sur l'impact de la guerre mondiale sur notre vivre-ensemble aujourd'hui et ont cherché des pistes et des définitions pour penser la paix dans un monde instable.



Photo : VRT Radio 1

« Mais j’ai parfois du mal lorsque nous disons que les temps actuels sont difficiles. Les temps n’ont jamais vraiment été porteurs d’espoir. L’être humain n’est malheureusement pas, par nature, enclin à préserver la paix. Il en est ainsi depuis l’aube de l’humanité. »

- Wim Opbrouck, Radio 1-special 80 ans de paix



Photo: Etenbeeld

Fiches de recherche d'après-guerre : une source poignante pour de nouvelles photographies

Dans le cadre de la recherche d'images pour l'impressionnant mur de portraits, Kazerne Dossin collabore avec les Archives de l'État en Belgique et, en particulier, avec le Service Archives des Victimes de la Guerre. Depuis 2024, nous étudions ensemble une source exceptionnelle : les fiches du Commissariat belge au Rapatriement, établies pour des personnes toujours portées disparues après la Libération.

Une recherche à grande échelle

Pour comprendre la valeur historique de ces archives, il faut remonter quatre-vingts ans en arrière. Dans les journaux du week-end des 29 et 30 septembre 1945, le Commissariat lança un appel national. Soutenus par des instructions diffusées à la radio, les citoyens furent invités à remplir une fiche pour les proches déportés à l'étranger pendant la guerre qui n'étaient pas encore revenus. Le message était sans équivoque : « Seules les personnes pour lesquelles un questionnaire aura été rempli feront l'objet de recherches. » Le service fut submergé de réponses.

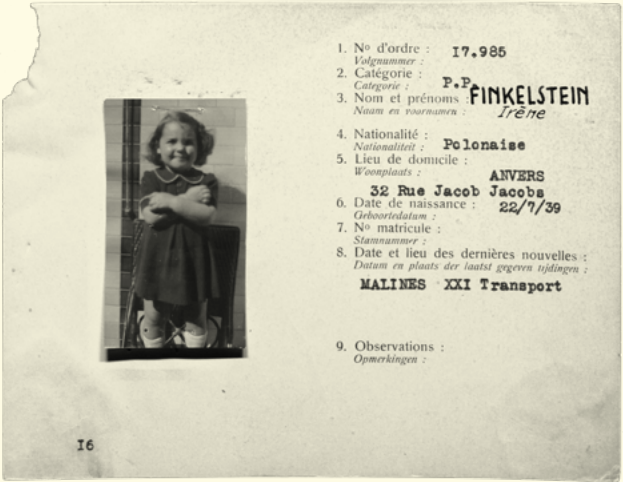
Afin de recueillir des informations sur toutes les personnes pour lesquelles une fiche avait été introduite, le Commissariat organisa une exposition itinérante à travers la Belgique. Après son inauguration à Bruxelles le 6 juin 1946, l'exposition parcourut les différentes capitales provinciales ainsi que les régions comptant un nombre relativement élevé de personnes déportées. Ces actions d'envergure n'étaient que des étapes dans une recherche continue qui allait encore durer des années.

Rechercher des proches

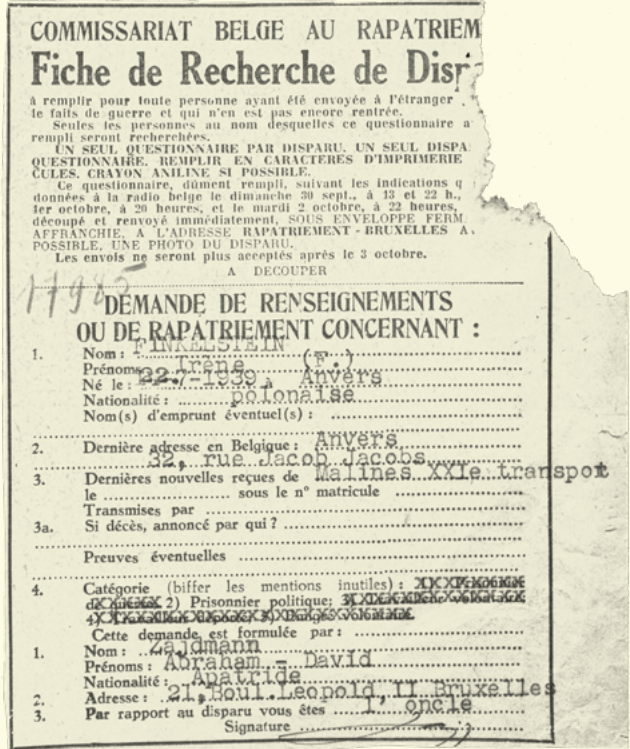
Abraham-David Zajdmann remplit une fiche dans l'espoir d'obtenir des informations sur sa petite nièce, Irène Finkelstein. Le Commissariat établissait une fiche pour chaque personne recherchée, sur laquelle une photographie était apposée lorsqu'elle était disponible. Comme Abraham avait envoyé une photo d'Irène, nous avons pu ajouter son portrait au mur des portraits en 2025.

Aron Gratvol, âgé de 30 ans, était lui aussi recherché, par son frère Philippe. La plupart des photographies du mur des portraits proviennent de dossiers de la Police des étrangers, pour lesquels toute personne étrangère à partir de 15 ans devait fournir une photo. Paradoxalement, il est donc souvent plus difficile de retrouver une photographie d'un déporté belge que d'une personne disposant d'un tel dossier. Les fiches du Commissariat apportent ici une solution : elles permettent de découvrir de nouvelles photographies, comme dans le cas d'Aron, un citoyen belge.

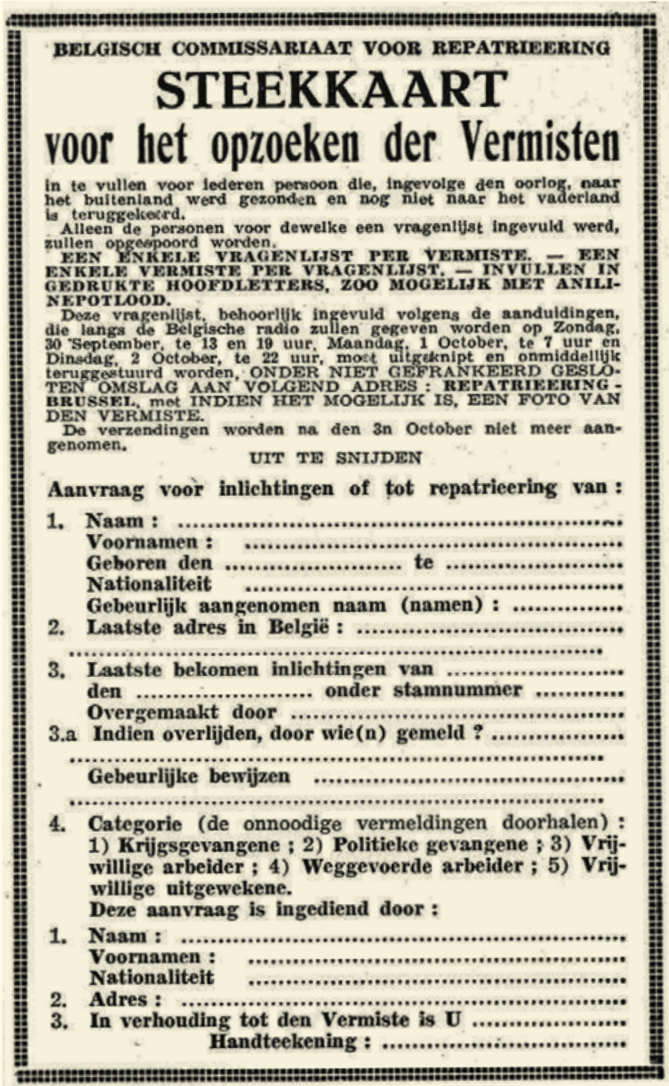
Au total, nous avons ajouté en 2025 126 photographies issues de ces dossiers au mur des portraits. Les recherches en cours promettent encore de nombreux résultats, de sorte qu'en 2026 également, grâce à ces archives, nous pourrons donner un visage à davantage de personnes déportées..



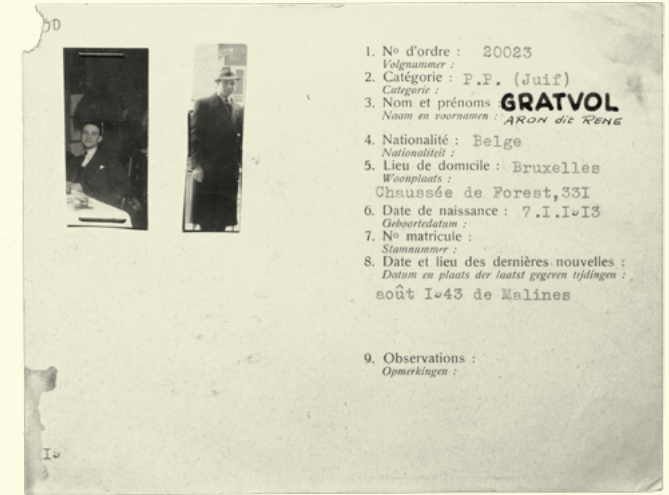
Fiche du Commissariat basée sur la fiche remplie par Zajdmann.



Fiche remplie par Abraham-David Zajdmann, à la recherche d'informations sur sa nièce Irène.



Fiche dans l'édition du week-end de la Gazet van Mechelen, 29-30 septembre 1945.



Fiche du Commissariat basée sur la fiche remplie par Philippe Gratvol.

Entretien avec la curatrice Aleksandra Janus

Landscape Archive : un voyage artistique à travers les sites de la Shoah en Pologne

En mai et juin 2025, l'exposition invitée *Landscape Archive* a été présentée à Kazerne Dossin. L'exposition constitue une traduction artistique des recherches menées dans le cadre du projet Zapomniane, qui vise à identifier et à marquer des lieux de sépulture jusqu'ici cachés dans le paysage polonais.

Que fait concrètement la Fondation Zapomniane ?

La Fondation Zapomniane a été créée en 2014 à Varsovie afin d'explorer l'héritage oublié de la Shoah. Plus de 1000 lieux de sépulture non marqués de victimes assassinées en dehors des camps sont dispersés dans des forêts et des champs à travers toute la Pologne. Il s'agit des lieux de repos de Juifs européens dont le destin et les noms ont souvent été oubliés. À ce jour, la fondation en a localisé environ 300, en a marqué 100 et en commémore plus d'une douzaine de manière permanente. Nous recueillons également des récits et des témoignages, et nous préservons la mémoire de chacun grâce à la documentation issue de nos recherches de terrain.

Comment menez-vous ce travail en pratique ?

Des communautés locales polonaises non juives, qui ont connaissance des lieux de sépulture de victimes de la Shoah dans leurs villes et villages, nous en informent, ce qui nous permet d'y mener nos recherches. Afin de ne pas perturber les sépultures et de respecter les règles de la loi religieuse

Photo : Antoine Rassart

Photo : Antoine Rassart



juive, la Halakha, nous combinons des méthodes archéologiques et médico-légales non invasives avec la collecte d'histoires orales, la recherche archivistique et l'expertise historique. Cela nous permet de localiser avec précision les lieux de sépulture concernés et d'en assurer la protection. Afin d'impliquer différents acteurs dans les processus de commémoration, nous collaborons avec des artistes, des universitaires et des militants. Les connaissances que nous rassemblons sont partagées via notre archive en ligne, ainsi qu'à travers des expositions, des publications et des collaborations à des projets artistiques.

Que fait concrètement la Fondation Zapomniane ?

La Fondation Zapomniane a été créée en 2014 à Varsovie afin d'explorer l'héritage oublié de la Shoah. Plus de 1000 lieux de sépulture non marqués de victimes assassinées en dehors des camps sont dispersés dans des forêts et des champs à travers toute la Pologne. Il s'agit des lieux de repos de Juifs européens dont le destin et les noms ont souvent été oubliés. À ce jour, la fondation en a localisé environ 300, en a marqué 100 et en commémore plus d'une douzaine de manière permanente. Nous recueillons également des récits et des témoignages, et nous préservons la mémoire de chacun grâce à la documentation issue de nos recherches de terrain.

Comment menez-vous ce travail en pratique ?

Le terme Shoah évoque immédiatement l'image des camps d'extermination. Pourtant, la région d'Europe centrale et orientale, dont la Pologne, est parsemée de lieux de sépulture oubliés de Juifs assassinés en dehors des camps. Présenter cette exposition à Kazerne Dossin a été l'occasion d'aborder la diversité des expériences de la Shoah à l'échelle du continent et de mettre en lumière les traces matérielles de cette violence, encore présentes dans le paysage et souvent en attente de commémoration. Étant donné que de nombreux Juifs de Belgique étaient originaires de Pologne et y avaient des proches qui y ont péri, il nous a semblé particulièrement important d'établir ce lien.



« Les expositions invitées et les activités telles que celles de la Fondation Zapomniane mettent en lumière des initiatives nouvelles et inspirantes. Nous sommes très honorés d'avoir pu présenter ce travail essentiel dans le domaine de la mémoire de la Shoah à Kazerne Dossin. »

- Veerle Vanden Daelen, conservatrice à Kazerne Dossin



Photo: Evenbeeld

Impressions de visiteurs

« Merci pour ce bel hommage à toutes ces vies perdues de manière si absurde ... »

- Livre d'or de Chaque nom compte

« J'ai vraiment eu l'impression de marcher dans l'histoire. »

- Feedback d'un élève après une visite guidée

« La manière dont le guide a commencé la visite était vraiment impressionnante. Ce qui m'a le plus marqué, c'est que les personnes qui ne s'opposaient pas, mais ne collaboraient pas non plus, pouvaient continuer à vivre librement. »

- Feedback d'un élève après une visite guidée

« Un lieu poignant et inoubliable. Kazerne Dossin fait ressentir l'horreur de la Shoah de manière profondément humaine - chaque visage, chaque histoire touche. Ce n'est pas un musée comme les autres, mais un avertissement et une leçon que chacun devrait vivre au moins une fois »

- Google Review

« J'ai trouvé cela intéressant, car j'ai découvert des méthodes pour aborder des sujets difficiles en classe, ainsi que des pistes sur la manière de les traiter au mieux en tant qu'enseignant »

- Feedback d'un enseignant après une formation

« J'ai aussi trouvé très fort que certains noms de déportés reviennent à plusieurs reprises au fil de la visite. Cela rend la Shoah plus personnelle et moins abstraite. »

- Réponse à l'enquête visiteurs de Sentomus

« Je suis sincèrement heureux d'avoir visité Kazerne Dossin. Ce n'était pas une visite facile, mais elle a été un processus d'apprentissage nécessaire et précieux. »

- Extrait du rapport d'un participant au parcours pédagogique



Photo : Evenbeeld

Colophon

Rédaction: Marleen Vanderpoorten, Tomas Baum, Veerle Vanden Daelen, Adriaan Baccaert, Nina Béghin, Annelies Bontjes
Coordination et rédaction finale: Nina Béghin
Graphisme: Buro Knal
Photo couverture: Stijn Swinnen
Photo verso: Ilse Liekens
Impression: Buroform
Copyright: Kazerne Dossin
Éd. resp.: Tomas Baum, directeur de Kazerne Dossin

Contact

Kazerne Dossin vzw
Goswin De Stassartstraat 153
2800 Mechelen

015 28 06 60
info@kazernedossin.eu

www.kazernedossin.eu

Vous souhaitez également rester informé tout au long de l'année ? Suivez-nous sur Instagram, Facebook ou LinkedIn et abonnez-vous à la newsletter.
www.kazernedossin.eu/fr/informations-pratiques

Soutenez nos actions

Kazerne Dossin entretient la mémoire des victimes de la Shoah en Belgique de manière sereine. Le musée attire également l'attention sur les injustices contemporaines. Pour développer de nouveaux projets porteurs de sens, Kazerne Dossin a besoin de votre soutien financier. Pour en savoir plus, consultez le site web.
www.kazernedossin.eu/fr/soutien

Mot de remerciement

Kazerne Dossin remercie les nombreux employés et bénévoles qui rendent possible notre fonctionnement quotidien. Nous remercions également le gouvernement flamand, la ville de Malines et les joueurs de la Loterie nationale pour leur soutien indispensable..



Vlaanderen
verbeelding werkt



ERKEND
MUSEUM



MECHELEN



**Prenez un moment pour réfléchir à la force de l'histoire
dans le monde d'aujourd'hui**

kazernedossin.eu